

Olivier Milhaud  
24 janvier 2005

## Compte-rendu de lecture **Géopolitique de l'anglais (Hérodote, n° 115)**

« Géopolitique de l'anglais », *Hérodote*, n° 115, 4° trimestre 2004.



N'en déplaise à certains : les langues aussi ont leur géopolitique. Comme l'indique Lacoste dans son éditorial, « **la diffusion d'une langue sur des territoires au détriment des langues qui y étaient parlées jusqu'alors traduit des rivalités de pouvoirs sur ces territoires** » (p. 5), et donc toute une géopolitique. Que l'on parle de la construction des Etats anglais et américains, ou de l'anglais comme langue de la mondialisation, ou encore du néo-impérialisme *made in USA* en matière linguistique ou aussi de la colonisation anglaise, la géopolitique de la langue de Shakespeare est remarquable. Voici donc un numéro d'*Hérodote* pertinent et bienvenu, qui embrasse les lieux de la langue anglaise (l'entreprise, la musique, les institutions internationales), ses espaces contestés aux Etats-Unis face à la montée de l'espagnol, ou au Royaume-Uni face aux langues des minorités, ou encore ses enjeux de pouvoir en Inde, en Afrique du Sud et au Nigéria entre héritages de la colonisation et rôle des élites. L'éditorial de Lacoste offre un bon aperçu de tous ces aspects.

Dans ses « **Réflexions anglophiles sur la géopolitique de l'anglais** », Jean-Marie Le Breton montre comment l'Angleterre est aujourd'hui relayée par les Etats-Unis, quant à la diffusion de l'anglais de par le monde. Aucune autre langue ne jouit d'une telle diffusion planétaire, et son pouvoir de séduction sur de vastes catégories de population semble accentuer cette domination. Langue de peuples et d'Etats vaincus, l'anglais est tout à la fois langue de la réussite militaire (des Britanniques face au continent de Philippe II à Hitler, aujourd'hui des Américains), de la réussite politique (avec le libéralisme et la démocratie), mais aussi des triomphes littéraires, commerciaux, économiques, médiatiques et du show business. Il est intéressant de voir qu'aujourd'hui « le front géopolitique de l'anglais est à la fois externe - la puissance des Etats qui adhèrent à sa philosophie avec ses conséquences au plan de la puissance - et interne avec l'anglais comme plus sûr moyen de promotion sociale » (p. 22).

L'entretien avec Hélène Gadriot-Renard, ancienne responsable à l'OCDE, souligne la **puissance de l'anglais dans les institutions internationales**. Ces dernières adoptent largement l'anglais... aux dépens du français. Hélène Gadriot-Renard en appelle au sursaut du français, de l'espagnol et de l'allemand, tout en rappelant qu'il faut maîtriser l'anglais pour pouvoir mieux quitter ce syndrome du colonisé.

Suivent deux articles sur la place de l'espagnol aux Etats-Unis. Celui de Frédérick Douzet, sur le « **cauchemar hispanique de Samuel Huntington** » montre comment Huntington s'inquiète d'une immigration hispanique qui a progressé de 58% ces dix dernières années (12.5% des habitants des Etats-Unis sont aujourd'hui hispaniques) et qui mènerait à un choc de civilisations au sein même du pays. Mais l'argumentation de Huntington n'est pas totalement convaincante. Certes, les hispaniques sont nombreux aux Etats-Unis et bénéficient de la proximité du Mexique, certes beaucoup savent encore parler espagnol et certes aussi il existe des enclaves hispaniques. Toutefois, les petits-enfants de migrants hispaniques préfèrent parler anglais plutôt qu'espagnol, et l'identité américaine n'est pas un produit 100% WASP (White Anglo-Saxon Protestant). Huntington semble oublier que le cow boy, l'icône de l'Amérique, incarne à merveille le mélange entre l'Anglo-protestant et le Mexicain. Si la fragmentation de la société américaine contemporaine est assurément inquiétante, l'auteur du *Choc des civilisations* ne mesure pas le pouvoir des Anglo-protestants aux Etats-Unis, ni l'hégémonie culturelle et linguistique de son pays dans le reste du monde.

L'article de socio-linguistique qui suit, signé David Lopez et Vanesa Estrada, montre bien que les petits-enfants de migrants hispaniques maîtrisent parfaitement l'anglais. L'assimilation à la langue dominante des Etats-Unis est en marche. Seule nouveauté, ces hispaniques maîtrisent encore l'espagnol, et le marché du travail les valorise pour cela ! Au final, les hispaniques se situent donc entre les Afro-Américains, toujours stigmatisés, et les Américains d'ascendance européenne, qui sont les plus intégrés.

L'article d'Annie Montaut sur « **l'anglais en Inde et la place de l'élite dans le projet national** » est l'un des plus denses et des plus passionnants de ce numéro d'*Hérodote*. Comme le résume l'auteur, la place de l'anglais en Inde est ambivalente : « Chance d'une voix donnée à l'Inde, en compensation de siècles de domination, pour entrer de plain-pied dans le dialogue des cultures du monde d'aujourd'hui, ou au contraire déni paradoxal de cette chance, dérobée par l'altérité de la langue ? » (p. 64). Forte de 18 langues majeures, des centaines de dialectes, et d'un plurilinguisme généralisé, l'extrême diversité linguistique de l'Inde n'empêche pas que la quasi-totalité des universités et grandes écoles aient choisi l'anglais comme langue d'enseignement. On découvre en fait que depuis la colonisation les élites indiennes assurent leur pouvoir grâce à une maîtrise de l'anglais. Aujourd'hui persiste encore « ce 'schisme' entre élite et masse... [quoique] d'une manière différente car déplacé vers la dialectique nation/local » (p. 71). Alors que l'hindi officiel, truffé de néologismes, reste obscur aux masses et devient même « le nouveau symbole de l'oppression et du pouvoir d'Etat » (p. 75), l'anglais reste la langue qui fournit les meilleurs emplois. N'étant lié à aucune communauté régionale ou religieuse, l'anglais incarne aux yeux de certains « la langue où l'idée de la nation indienne peut le mieux s'exprimer » (p. 76), alors même qu'elle reste une langue étrangère, inaccessible au plus grand nombre.

On regrettera les longueurs de l'article de Philippe Sébille-Lopez sur « **les Britanniques et la langue anglaise en Afrique en général et au Nigéria en particulier** », ses propos sur la presse anglophone n'étant pas directement en lien avec le sujet (pourquoi diable les Nigériens ont réclamé l'indépendance en anglais ? N'avait-il donc pas conscience d'utiliser la langue du colonisateur ? Pourquoi cela ne leur posait-il pas problème ?).

L'entretien avec Philippe Gervais-Lambony, « **L'Afrique du Sud est-elle anglophone ?** », intriguera le lecteur. Avec seulement 8% de Sud-Africains ayant l'anglais pour langue maternelle, l'Afrique du Sud n'est pas anglophone. Mais l'anglais y est la langue de communication la plus partagée. Comme la Constitution de 1996 reconnaît onze langues

officielles nationales, on s'exprime dans n'importe quelle assemblée publique dans la langue de son choix, les gens étant tous polyglottes !

L'article de Delphine Papin, notre vice-présidente aux cafés-géo, sur « **L'anglais et les minorités au Royaume-Uni** » s'intéresse à un paradoxe surprenant : alors que l'anglais triomphe de par le monde, il peine à s'imposer sur tout le territoire britannique. Les minorités du Royaume-Uni bénéficient en effet de traductions des documents officiels, disposent d'interprètes dans les administrations, et la différence est institutionnalisée jusque dans les recensements qui demandent l'origine ethnique ou l'appartenance religieuse. Mais le multiculturalisme britannique connaît des faiblesses et le gouvernement essaie maintenant de corriger les excès auxquels une célébration de la différence pouvait mener. Le futur d'une Grande-Bretagne multi-ethnique rejoint à plus d'un titre les crispations françaises en matière d'intégration.

Le triomphe de la langue anglaise dans l'entreprise donne lieu à un texte très bref un peu désabusé face au rouleau compresseur de l'anglais qui devient l'« **espéranto des affaires** ». Malheureusement l'article sur « **L'anglais par la musique** » est décevant, car il porte au final plus sur la musique en tant que telle que sur la dimension proprement géopolitique de l'anglais via la musique, dont il rate d'ailleurs pas mal d'aspects (politique de quotas dans les radios, choix de chanteurs non anglophones d'écrire en anglais pour assurer des ventes plus larges, association musique-télévision-cinéma-médias pour assurer la diffusion de valeurs et de modes anglo-saxonnes, et donc *in fine* de l'anglais...)

Domage qu'*Hérodote* ne nous offre pas d'articles sur la géopolitique de l'anglais à l'échelle locale (Montréal) ou régionale (le Pays de Galles), et qu'il ne touche pas non plus à la place de l'anglais sur le net, dans les publications scientifiques ou dans les médias internationaux. On regrettera surtout une quasi impasse sur la théorie post-coloniale, à peine évoquée dans les comptes rendus de livres en fin de revue. Pas un mot sur Ngugi wa Thiong'o (auteur de *Decolonising the Mind*) ni sur Spivak (*Can the Subaltern speak ?*) est quand même incroyable sur un thème comme celui-là !

Mais que ces quelques critiques ne gâchent pas le plaisir qu'il y a à lire ce numéro. Qu'elles montrent au contraire que les lecteurs en redemandent, tant le thème de la géopolitique des langues est stimulant. Chers amis d'*Hérodote*, à quand une géopolitique de la francophonie ?

Compte-rendu : Olivier Milhaud, Université Paris 1